

Se ravitailler

Nous installer au Pays Basque pour y passer notre retraite était un rêve vieux de quelques années. Sur les traces de nos ancêtres respectifs, nous allions pouvoir retrouver de la famille (jusque-là trop peu visitée) et des amis mais aussi nous en faire de nouveaux, et goûter au Pays Basque à travers ses magnifiques paysages en randonnant... Pour cela, faire partie d'une association nous semblait une bonne piste. Mais à peine avons nous posé nos bagages et nos meubles dans notre nouvel écrin d'amour que le vilain Coronavirus s'est lui aussi installé, un peu partout sur Terre, poussant certains pays comme le nôtre à soudainement tout cesser. Je crois bien que je n'avais même pas eu l'occasion de chausser mes vieilles chaussures de rando pour aller retrouver les vautours de l'Artzamendi qui pourtant m'attendaient ! Alors pour ne pas qu'elles s'ennuient en m'attendant longtemps elles aussi, tout en restant un bon citoyen qui remplissait scrupuleusement son attestation de sortie signée par ses parents, je me suis obligé à les promener une heure par jour dans mon nouvel environnement. Et après plusieurs jours de ce triste régime, elles et moi avons vécu un événement historique en montant au front.

En effet, comme tout le monde, il nous fallait nous ravitailler de temps en temps. Or, comme je redoutais ces moments dans lesquels je serais en contact avec d'autres gens, j'ai dû y aller dans de tout petits souliers, les plus petits de ma collection. Ça tombait bien, c'étaient précisément ces chaussures de rando !

Pour me rendre au supermarché « Tartanpion » j'ai pris la voiture ; elle dormait au garage, bien sagement à l'abri de ces épisodiques pluies de sable dues au Siroco. Ça finit par faire un curieux effet de ne presque plus utiliser cet objet symbolique de ce qui semblait être la fin de l'Ère chrétienne. Alors une fois aux commandes je me suis senti revivre.

Adieu le confinement ! À moi la liberté, la vie retrouvée ! Pour un petit moment...

Au loin, dans un magnifique ciel bleu naissant, se détachait la Rhune. J'ai emprunté l'ex RN10, sans difficulté. Et pour cause : contrairement à l'habitude, cet axe était totalement vide de circulation, comme tous les autres.

À l'arrivée sur le parking aux trois quarts rempli de voitures il m'a fallu m'organiser méthodiquement pour affronter l'ennemi si dangereux ! Mais pourtant... était-il là ? Lui d'autant plus vicieux qu'il est invisible ! Je l'avoue, j'avais vraiment la trouille !

C'est donc la peur au ventre que je me suis emparé de mes gants de vaisselle... pour plonger... au sol, en sortant de ma voiture, puis me relever comme si de rien n'était. L'air bête en a profité pour remplacer mon sentiment de peur. Et c'est donc bêtement que j'ai enfilé les gants, mais à l'envers tellement le stress me dominait, en criant « *Débouchez une Corona ! J'arrive !* » Mais personne n'a réagi à cette boutade mexicaine ; de toute façon les badauds capables de la capter au vol n'existaient plus ! Alors je me suis fondu dans la queue d'une quarantaine de permissionnaires comme moi ; je me suis tu, me suis écrasé, n'ai plus bougé.

Terrorisé, j'étais planté sur place, jusqu'à ce que le petit jeunot situé derrière moi me hèle : « Hé ! Papy ! Moi, je suis prof, alors j'ai du boulot » !!

Et comme c'était effectivement mon tour d'entrer dans l'arène avec un caddie (qui, je l'espérais, n'avait pas encore choppé le truc, vue l'heure matinale), j'ai foncé, nez bouché, yeux mi-clos et protégés par les longs cils que toutes les mamans m'enviaient quand j'étais plus petit, bouche cousue, et fesses serrées... on ne sait jamais ! Pour une bonne semaine, j'ai fait le plein dans mon caddie. Vite, vite, vite, pêle-mêle j'y ai jeté un poisson, des viandes, un peu de beurre, un brebis râpé, 4 pis de vache, et... trois sacs de patates (ça devait suffire pour la semaine), le fruit et des légumes en pensant à cette personnalité qui avait commis la bourde de vouloir éviter aux enseignants (pourtant sans travail à faire en ce moment !!) d'aller faire la cueillette d'asperges et de fraises dans les champs à la place des saisonniers qui restaient confinés ! Ah ! J'allais oublier le PQ ! Mais il n'y en avait plus !!

Et enfin, enfin ! Une fois de retour dans notre bunker anti atomique, anti sismique, anti moustique et anti conneries, et que j'ai été au bord de l'implosion, je n'ai pas bisé pas ma belle et sans plus réfléchir je me suis empressé de jeter mes fruits et légumes et tout le reste avec la ministre dans le lave-linge, mon linge pollué (tout mon linge !) dans la douche, j'ai attrapé le savon et j'ai plongé sur le balcon-terrasse. L'eau ne coulait pas, mais ça n'avait pas d'importance. Ce qui comptait c'était d'être à l'abri, à l'abri des autres, de leurs miasmes, de leurs conneries, de leurs oublis et de leurs regards. Je me suis savonné quand-même, me suis détendu, et enfin j'ai desserré les fesses, rouvert le nez et la bouche et j'ai entonné un hymne à la joie inédit. Pour finir j'ai ouvert les yeux. Et là...

J'ai aperçu notre voisine d'en face, en tenue légère, qui a explosé de rire et des mains ! Du coup, elle a involontairement lâché le pinceau qui, chaque jour et jusqu'à la fin du confinement, allait lui servir à passer une nouvelle couche de peinture sur le même mur.

Et comme il y avait du monde au balcon, on peut se demander qui, d'elle et de moi, avait le plus l'air bête ! Mais heureusement pour moi, de là où elle était placée, elle ne pouvait voir que j'avais gardé mes petits souliers, mes chaussures de rando qui, quelques mois plus tard, auraient le bonheur de redécouvrir les si beaux paysages du Pays Basque, et cela avec Biarritz Accueil !

Charles Lecuona

Septembre 2021